

Homélies de José Lhoir

Cahier 4

Année A - 21^{ème} dimanche du temps ordinaire - Matthieu, 16, 13-20

On rapporte que Mozart enfant, 6 ans, traîné par Léopold son père à travers l'Europe, exhibé comme un chien savant devant les rois, comblé d'encens, de cadeaux, de câlineries, demandait naïvement à ceux qui paraissaient s'intéresser à lui : « Est-ce que vous m'aimez ? Est-ce que vous m'aimez vraiment ? »

C'est un peu à cette histoire qu'on pense en entendant Jésus demander à ses amis : qui dites-vous que je suis ? Qui suis-je pour vous ?

Ce n'est pas une fausse question. Jésus ne fait pas semblant de ne pas connaître la réponse.

Il pose vraiment, et à nous aujourd'hui, la question de confiance, celle que pose l'amour : Est-ce que je compte à tes yeux ?

Mais c'est une question étrange.

Comme il est désarçonnant, l'homme qui vient de Nazareth.

Lui qui commande au diable et à la mer, qui s'arroge le pouvoir de pardonner et de guérir, qui parle avec tant d'assurance qu'on le croit mégalomane, qui revendique une autorité supérieure à celle de Moïse : « Vous avez appris... eh bien moi je vous dis... », le voilà tout à coup qui interroge comme un voyageur sans bagage messianique, amnésique de son identité. Le voilà qui se retire et qui se tait et nous laisse seuls pour lui donner un nom.

Il nous laisse faire le dernier pas, il nous laisse le dernier mot.

Il nous invite à le confesser librement, à risquer à décider nous-mêmes qui nous voulons qu'il soit car il n'a pour nous que la réalité que nous voulons bien lui donner, il n'est pour nous que ce que nous voulons qu'il soit.

Et c'est sans doute la révolution introduite par Jésus dans la notion de Dieu :

Si Jésus ne s'impose pas, c'est que Dieu ne veut pas s'imposer.

Si Jésus ne fait pas de signes éclatants et irréfutables, si ce qu'il dit est incontrôlable et ce qu'il fait contestable, c'est que la foi en Dieu n'est pas d'abord ni uniquement du domaine de la connaissance,

mais du domaine de l'amour, c. à d. de la liberté.

C'est là que les choses se situent : Dieu est amour, il faut aimer pour le connaître.

Celui qui n'aime pas ne connaît pas Dieu.

Dans l'histoire des religions, le christianisme est sans doute la première

qui a posé en termes d'amour et de liberté, la question des rapports entre Dieu et les hommes.

Croire en Dieu n'est pas une évidence qui s'impose mais une décision qui se prend

et qui implique et qui dérange.

La foi sera toujours une hésitation surmontée, un risque assumé.

Un Dieu qui ne s'impose pas, un Dieu amour,

un Dieu mendiant d'amour, pour qui nous sommes importants.

L'amour, on le dit oblatif, désintéressé, et il l'est sans doute :

capable d'aimer l'autre malgré son refus,

capable d'aimer même qui ne l'aime pas.

Mais tout oblatif qu'il soit, il est aussi demande :

car enfin, serait-ce aimer quelqu'un que d'être indifférent

à ce qu'il nous aime ou ne nous aime pas ?

« Voulez-vous, vous aussi, me quitter ? »

demandera un jour, douloureusement, Jésus à ses disciples.

Dieu, comme Jésus, est un mendiant d'amour.

A croire que les règles d'amour sont les mêmes dans le cœur des hommes

et dans le cœur de Dieu.

Qui a copié l'autre ?

Ce sont les chrétiens aussi, qui ont inventé ce Dieu-là,
un Dieu qui meurt d'aimer.

Je suis injuste : ce Dieu vulnérable, était déjà le Dieu des juifs.

Dieu, disent leurs rabbins, est comme cet enfant qui pleure alors que tout le monde s'amuse au jeu de cache-cache. Et on lui demande pourquoi il pleure, et lui répond : parce que personne ne me cherche.

Dieu aimerait tant qu'on le cherche...

Dieu caché...

Qui dites-vous que je suis ?

On pense aux jeunes réunis à Madrid,
on les confie au Seigneur.

Comme on voudrait que, pour leur joie, pas pour gonfler nos statistiques,

ils connaissent ce Jésus qui peut les faire vivre !

[Année A - 22^{ème} dimanche du temps ordinaire - Matthieu, 16, 21-27](#)

Pauvre Pierre qui n'a pas de chance !

Bourré de bonnes intentions et ça rate toujours.

Quand il a voulu marcher sur l'eau à la suite de Jésus, patatras, plouf plutôt, c'est raté.

Pendant la passion, il veut rester aussi près que possible de Jésus qu'on arrête, résultat : il le trahit (Pauvre Pierre ! on dit que le coq de

nos églises le lui rappelle jusqu'à la fin des temps...). Et dans notre évangile d'aujourd'hui, il prend Jésus à part pour lui faire la leçon... Quel savon !

Tout ça devait le poursuivre. Sa trahison surtout... Mais la suite aussi, qu'il a mise en pratique : « *Qui veut sauver sa vie la perdra, qui la perd à cause de moi la gardera.* »

Pierre a perdu sa vie pour la gagner à la suite de Jésus : il a donné sa vie par son martyre.

L'histoire de Pierre est un peu la nôtre : Pierre nous représente.

Nous sommes comme lui forts et faibles, croyants et mal croyants, courageux et lâches. Ce qui est encourageant pour nous dans l'histoire de Pierre, c'est sa croissance : grandir dans la foi. On peut faire un pas, tout petit peut-être, mais dans la bonne direction. Ce qui importe, ce n'est pas la grandeur du pas, c'est la bonne direction.

De tout ce qu'on sait des apôtres, il est évident qu'ils attendaient une récompense terrestre, quelque chose pour tout de suite, une bonne place. « *Nous avons tout quitté pour te suivre, quelle sera notre récompense ?* » Et on les comprend. Nous aussi nous nous demandons : qu'est-ce qu'on gagne à suivre Jésus ? Nous attendons quelque chose : un épanouissement ? Une qualité de vie ? Un bonheur, une joie ? Et nous disons : te suivre, Jésus, qu'est-ce que ça change ? Ca rend heureux ?

Et de fait l'évangile produit de merveilleux types d'humanité. Qu'y a-t-il de plus beau qu'un vrai disciple de Jésus : Claire, François, Damien ?

Celui qui suit Jésus, a des qualités merveilleuses : il est juste, vrai, prévenant, il pardonne, il est fidèle. Qui n'a envie d'être de cette confrérie-là ?

Mais ça ne va pas de soi : suivre Jésus n'est pas un chemin bordé de roses.

Suivre Jésus n'exclut pas la contradiction et l'épreuve. Le disciple de Jésus n'est pas préservé de la maladie, de la souffrance, de la persécution, de la méchanceté des hommes.

Alors, la promesse de Jésus, cette vie qu'on allait trouver ? Où est-elle ?

On a répondu traditionnellement deux choses : on a dit que la réalisation de la promesse n'est pas pour tout de suite mais pour plus tard. Et que les choses ne se passeront pas comme nous le pensons mais autrement. On a répondu : plus tard et autrement.

Plus tard : car cette vie n'est pas la seule, il y en a une autre après. Quelque chose, un au-delà, la vie éternelle qu'on espère. C'est l'espérance.

Il faut parler avec humilité de l'espérance, il ne faut pas en abuser. Non qu'on n'y croie pas, mais parce que le Seigneur nous veut heureux tout de suite. Aujourd'hui, pas demain.

C'est pourquoi j'aime mieux parler de l'« autrement » du bonheur. Le vrai bonheur est pour tout de suite, mais il n'est peut-être pas ce que nous croyons.

C'est quoi le bonheur ? Une belle vie, une réussite humaine ? Saint Paul explique quelque part que *« même si l'homme extérieur en nous tombe en ruine, l'homme intérieur se fortifie de jour en jour. »* Le vrai bonheur, la vraie joie sont sans doute du côté de ce mystérieux homme intérieur, notre face tournée vers Dieu.

Dans les Fioretti, qui sont un admirable recueil légendaire de dits et faits de saint François d'Assise, il y a un chapitre célèbre sur la joie parfaite. Où est-elle, demande frère Léon à François ? Et François répond : elle n'est pas dans la réussite, dans l'argent, dans la gloire. Elle est d'être méprisé, rejeté. On arrive, gelés, à la porte du couvent, un soir d'hiver et personne ne veut nous ouvrir. Et nous avons froid et faim mais personne ne veut nous entendre. Elle est là, la joie parfaite...

On n'est pas obligé de pousser le bouchon si loin que François d'Assise mais il faut emporter avec nous la question : où est-il, le vrai bonheur ?

Le vrai bonheur est à chercher du côté des béatitudes.
Ne chantons-nous pas : le vrai bonheur, ô Christ, est de te ressembler ?

Année A - 23^{ème} dimanche du temps ordinaire - Matthieu, 18, 15-20

*« Votre curie romaine est une caverne de voleurs.
Vos légats sacrifieraient le salut du monde à l'or de l'Espagne. »*

Question pour un champion : qui a écrit ces lignes vigoureuses et à qui sont-elles adressées ?

Faux : ce n'est pas Luther.

C'est saint Bernard de Clairvaux,
et celui qui les encaissait était un pape : Eugène III.

L'épisode me sert d'introduction à notre évangile.
Au fond, il s'y agit d'un ensemble de règles pour le bon fonctionnement d'une communauté chrétienne.

Première règle, en cas de conflit, respecter une progression :
ne pas ameuter l'Église avec nos petites querelles de voisinage,

« Parle à ton frère, va le trouver seul à seul ».

(A ton frère, pas de ton frère : ce que nous faisons si volontiers !)

Va le trouver seul à seul : n'ébruie pas ce qui ne doit pas l'être.

Tu es responsable de lui, fais-lui cette amitié.

S'il t'écoute, tu as gagné ton frère.

Cela s'appelle la correction fraternelle.

Il faut aimer quelqu'un très fort pour oser la pratiquer,
il faut aimer quelqu'un très fort pour lui faire des reproches avec amour.

Bien sûr, il faut se tourner sept fois la langue dans la bouche,
mais qu'on n'objecte pas que Jésus a dit qu'il ne fallait pas juger.
Je comprends : on n'a pas le droit de juger les personnes,
de dire : ce type ne vaut rien, il n'y a rien à en tirer,
définitivement,
on n'en tirera jamais rien.
On n'a pas le droit de juger les personnes.

Mais on a le droit de juger leurs actes,
et on peut et on doit dire à quelqu'un qu'on aime bien :
mon vieux, là tu as fait une grosse gaffe.
Heureux, oui heureux, celui qu'un frère reprend de la sorte
*« S'il ne t'écoute pas, passe à la vitesse supérieure,
prends le conseil d'un ou deux autres. »*

S'il ne vous écoute pas, dis-le à toute la communauté
pas pour l'enfoncer sous le nombre,
et encore moins pour ébruiter sa faute,
mais parce que, s'il s'enferme dans son refus, c'est à la communauté
qu'il porte atteinte.

*« Et puis finalement, si rien ne réussit, alors, tous ensemble, dites-lui qu'il n'est
plus des vôtres. »*

Temporairement plus des vôtres.

Excommuniez-le du groupe au double sens du mot :
de la communion de cœur avec les frères,
et de la communion eucharistique qui est le symbole et le moteur de
la communion des cœurs.»

Pas pour vous venger mais pour le guérir, le faire changer de
sentiments,
comme on mettrait un enfant dans le coin pour qu'il arrête enfin de
bouder.

En termes juridiques, on parle de mesure médicinale non vindicative,
on ne veut pas se venger du coupable mais guérir le malade.

C'est tout cela que le mot excommunication veut dire.

Le mot, il est vrai, fait sourire ou frémir.
Il fait frémir parce qu'on a honteusement abusé de
l'excommunication,
on s'en est servi à des fins politiques.
L'excommunication a été parfois une arme terrible dans la main des
papes.
Les vassaux de l'excommunié étaient déliés du serment d'allégeance
à son égard.
Vous imaginez la pagaille quand un pape excommunait un roi !

Et quand il ne fait pas frémir, le mot fait sourire.
On se dit qu'il vaudrait mieux l'oublier, ne plus en parler, comme
des indulgences.
C'est vrai qu'on l'a ridiculisé :
à la bibliothèque de Salamanque, les lecteurs sont avertis qu'ils
encourent l'excommunication s'ils détériorent ou emportent les
livres !
Et dans les catacombes romaines, est menacé d'excommunication
tout qui emporterait de la terre ou des matériaux !

L'oublier ? Pas si sûr, disent certains qui voudraient bien
que l'Église ose dire publiquement à tel personnage public,
à tel politicien qui se prétend chrétien mais dont le comportement
contredit l'évangile :
« Tu te dis chrétien mais ton comportement dément l'évangile,
tu n'es pas en communion avec nous. »
Seule une communauté pourrait dire une chose pareille.

Telles sont les directives données par Matthieu.
Une communauté chrétienne est une communauté où l'on se parle,
où personne n'a peur de personne.
Personne n'a peur de parler puisque son propos est inspiré par
l'amour ;
personne n'a peur d'entendre puisque le propos de l'autre est plein
d'amitié.

Puisse notre communauté être de la sorte.

Deux gamins, deux frères, se sont chamaillés avant d'entrer à l'église pour la messe.

Il y a de l'orage dans l'air.

La maman s'est placée en casque bleu entre les belligérants, et la messe se déroule dans une atmosphère de pied de paix renforcée, comme on disait en '40, mais sans incident.

La maman dit à l'aîné :

- 'Tu es l'aîné, donne l'exemple, fais la paix avec ton frère.
- Hmm !
- Allons, donne-lui la paix.

Alors, l'aîné se tourne vers le plus jeune et lui dit en bougonnant :

- La paix du Christ, imbécile !

Pardonner est sans doute une des formes d'amour les plus difficiles et les plus authentiques.

Une pierre de touche de notre être chrétien.

Sans avoir la prétention de tout dire, on y réfléchit un peu ?

« Aimer, c'est pardonner » disait sainte Thérèse.

On espère que ce n'est pas que ça, que ceux qui s'aiment ne passent pas tout leur temps à se pardonner. Mais le pardon fait partie de l'amour.

Jésus, en tout cas, est formel :

« Seigneur, combien de fois mon frère pourra-t-il pécher contre moi pour que je lui pardonne ?

Jusqu'à sept fois ? »

« Je ne dis pas jusqu'à sept fois, mais jusqu'à septante fois sept fois. »

Et saint Paul :

« Supportez-vous les uns les autres et pardonnez-vous mutuellement si vous avez entre vous quelque sujet de plainte. Comme le Seigneur vous a pardonné, pardonnez. » (Col, 3, 13)

Pardonner, l'avons-nous déjà fait ?

Je sais des gens qui l'ont fait et c'est vers eux que je regarde.

Jésus : « Père, pardonne-leur, ils ne savent pas ce qu'ils font. »
Etienne : « Ne leur impute pas ce péché. »
Vaclav Havel dont on rapporte que dès qu'il fut nommé président, on lui donna la liste des collègues qui l'avaient dénoncé. Il la perdait dans l'après-midi.

Ceux qui pardonnent sont des êtres blessés.
Mais plutôt que d'étendre la contagion du mal, ils l'arrêtent à eux-mêmes.
Ils préfèrent mourir, mourir à eux-mêmes, plutôt que d'ajouter une once de mal au mal qu'il y a dans le monde.
Alors qu'ils pourraient garder le poing serré, ils offrent des mains généreuses.
Dans le bouillonnement de leur cœur blessé, la souffrance et la rancune finissent par être submergés par la bonté.

Pardonner, c'est refuser d'enfermer l'autre dans sa faute,
lui donner une autre chance
et peut-être en arriver à dire comme Jésus :
« Pardonne-leur, ils ne savent pas ce qu'ils font. »
Le pardon n'efface pas le passé mais il écarte la violence de l'avenir.

Mais c'est aussi pour moi que je refuse.
Pardonner est sain, au sens de santé, sain pour moi.
C'est sauver ma peau, continuer à vivre,
refuser qu'il y ait en moi une partie morte, des tissus morts
où la vie ne circule pas
et qui risque de s'agrandir, de faire des métastases.

Le pardon est un travail,
le travail du pardon.
Comme il y a un travail de l'art, un travail du deuil,
long et lent.
C'est un état, pas un acte.
Pardonner, ce n'est pas dire « Je te pardonne ».
(Méfions-nous des mots que la vie ne porterait pas !)
Pardonner, ce ne sont pas des mots, une formule.

C'est cela, mais c'est bien plus,
c'est un toilettage du cœur,
c'est un état, c'est toujours à recommencer, ce n'est jamais fini.

Année A - 25^{ème} dimanche du temps ordinaire - Matthieu, 20, 1-16

Les ouvriers de la onzième heure ou l'évangile du maître injuste.

Il est provocant, le maître de la parabole !

Car enfin, il aurait pu commencer par les premiers, ceux de la première heure.

Puis terminer par ceux de la onzième en leur disant : *Je vous fais une fleur, mais gardez-la pour vous, n'allez pas vous en vanter.*

Au lieu de quoi, il commence par les derniers, ostensiblement.

C'est entendu, il en a le droit, il ne fait de tort à personne, il n'est pas injuste.

Les autres comprennent mal.

Comme les enfants qui ont un sens très poussé de la justice dite distributive.

Mais l'évangile s'adresse prioritairement aux adultes.

C'est à eux de se hisser jusqu'aux exigences de Jésus,
d'étouffer tout sentiment de jalousie, car c'est de jalousie qu'il s'agit.

Le philosophe René Girard tient que la jalousie est le péché par excellence,

la grande pourvoyeuse de mal qu'il y a dans le monde.

Je veux ce que tu as, je ne veux pas que tu aies ce que j'ai, je ne supporte pas que tu aies ce que je n'ai pas.

Et la chose se répète depuis les origines du monde, depuis le premier meurtre rapporté par l'Ecriture : le meurtre d'Abel par son frère Caïn, un péché de jalousie.

Faire front à la jalousie : c'est possible.

La reconnaître d'abord, ne pas s'en étonner : nous avons le droit d'être interloqués par ces étranges mœurs divines telles qu'on les lit dans notre évangile.

Ensuite le remède.

Le remède à la jalousie, c'est, plus forte qu'elle, la conviction que nous sommes tous aimés par le Seigneur, uniques à ses yeux, les uns et les autres, de manière différente.

Comment il nous aime, les uns et les autres, est le secret de son amour.

L'Ecriture, parlant du ciel, dit quelque part que les élus reçoivent un caillou blanc sur lequel est inscrit le nom nouveau que Dieu leur donne et qu'eux seuls connaissent. Eux et Dieu qui le leur a donné : c'est sans doute une image de ce que nous sommes tous aux yeux de Dieu : différents et uniques. Avec beaucoup d'amour dedans.

Contentons-nous du nom que nous avons reçu.

Une réflexion encore : ces ouvriers de la onzième heure, ce maître « injuste », l'univers de Jésus, qu'allons-nous en faire ? Un programme social ?

Jésus nous inviterait à agir comme le maître de la parabole, c. à d. à subvertir un certain ordre social ?

Je ne le pense pas. Le programme de Jésus n'est pas fait pour la vie sociétale, ce n'est d'ailleurs pas un programme, c'est un esprit.

La loi sociale ne peut pas être le reflet de la loi évangélique (pas même dans les couvents, qu'on considère pourtant comme des micro-réalisations du royaume).

Imagine-t-on un pays où les délinquants bénéficieraient du même pardon que le fils prodigue ?

Une industrie où l'ouvrier de la onzième heure serait payé autant que celui de la première ?

Une éducation nationale qui s'occuperait autant - si pas plus ! - des brebis perdues que des brebis sages ?

L'ancien testament au contraire, et l'Islam, théocraties, sont éminemment des religions de société. La religion y donne le ton et irrigue la vie entière.

Ce n'est pas ce que Jésus veut. Il parle d'autre chose, il invite à respecter César dont il ne veut pas prendre la place mais dont il se distingue.

Ses consignes seraient comme des ouvertures tout à coup, l'intrusion d'un autre monde.

Les bons seront récompensés et les méchants punis : cela manque peut-être de romantisme mais c'est simple et efficace : « *Qu'on précipite en enfer ceux qui ont empêché le bien, violé les lois et douté de la religion sainte* », lit-on dans le Coran. L'ancien testament parlait le même langage.

C'est ce qui explique que la société musulmane vit en accord profond avec elle-même.

Comme le peuple de la première alliance.

Et c'est ce qui explique aussi, sans doute, que le monde musulman ait été si peu sensible au message marxiste : qu'en avait-il besoin ?

C'est chez les chrétiens, et d'ailleurs plus encore chez les catholiques que chez les protestants nourris d'ancien testament, c'est chez les chrétiens à qui Jésus avait parlé d'autre chose, que le marxisme a connu du succès. Se disant chrétienne et ne pouvant l'être, notre civilisation était condamnée à chercher ailleurs cet « autre chose » dont Jésus leur avait parlé.

Car il leur avait parlé d'un autre monde : un monde où, par exemple, la richesse ne serait plus la marque d'une bénédiction divine mais où le riche serait invité à passer par le chas de l'aiguille.

Jésus avait introduit le germe du doute, distingué une morale de Dieu et une morale de César.

La société veut des règles simples et claires et pas les nuances, le sfumato, les complications et les folies de l'amour.

Nous sommes les héritiers de ce Jésus qui a tout compliqué, tout embelli.

Elle est provocante cette parole de Jésus,
cette histoire de deux fils dont aucun ne fait ce qu'il dit,
et cette déclaration que les voleurs et les prostituées nous précèdent
dans le royaume.

« Cette glorification des prostituées, ça m'énerve, me dit un ami.
Notre curé nous l'envoie toujours à la figure.
Je lui plairais plus, à Jésus, si j'étais une franche canaille ? »

Il est vrai que reprendre le procès du méchant bien-pensant
et l'apologie de la prostituée au grand cœur
est un peu naïf.
Nous sommes tous l'un et l'autre, bien-pensant et prostituée,
pharisien et publicain.
C'est trop simple de dire que tous les bien-pensants sont des
hypocrites
qui disent et ne font pas.

Jésus a voulu dire qu'il valait mieux être de ceux qui commencent
par dire non
puis se repentent et font oui,
que de ceux qui disent oui et font non.
Il vaut mieux commencer par dire non et faire oui ensuite
que dire oui d'abord et faire non après.

Il vaudrait sans doute mieux dire et faire oui d'un seul souffle,
mais cela Jésus ne le dit pas.
S'il donne à son enseignement ce tour paradoxal,
c'est pour nous inculquer que l'essentiel est de faire la volonté du
Père,
faire oui, être oui.

Et pour cela, il faut se convertir : « S'étant repenti, il alla à la vigne ».

Il y a peut-être en nous quelque chose, toujours, qui commence par dire non :

on veut vivre, être libre.

Alors on se rebiffe, on se révolte, on n'a pas envie de s'ouvrir aux autres, on se referme.

Mais la parole de Dieu se crée un chemin, une fissure, et l'on revient sur son refus ;

on comprend qu'on n'est pas si droit que ça dans ses bottes, le doute s'insinue : suis-je tellement sûr que ça d'avoir raison, cet homme que je n'aimais pas, il me ressemble.

Faire oui, être oui, c'est Jésus dans la seconde lecture, dont il est dit qu'il s'est fait obéissant jusqu'à mourir.

Obéissant ?

Ne comprenons pas : obéissant à un Dieu qui exigeait sa mort pour que son courroux soit apaisé, mais obéissant aux autres, à la vie ; ouvert, dépouillé de lui-même, tellement donné qu'il en est mort.

Elle est là, dans ce grand texte qu'on lit le vendredi saint la bonne nouvelle de ce dimanche.

Saint Paul dit quelque part que Jésus n'a été que oui, qu'il n'y a eu que oui en Jésus.

Que le Seigneur nous donne de dire oui, de faire oui, d'être oui, pour notre joie, pour la joie de tous les hommes.

Année A - 27ème dimanche du temps ordinaire - Matthieu 21, 33-43

Notre évangile se situe tout à la fin de l'aventure humaine de Jésus, tout à la fin de l'évangile.

L'étau se resserre autour de Jésus, il lance comme un ultime appel à la conversion.

Ce raccourci de l'histoire sainte, connu sous le nom des « vignerons homicides ».

Littérairement, il s'agit d'une allégorie, c. à d. une comparaison où tous les détails ont une signification :

le propriétaire c'est Dieu,

les envoyés sont les prophètes,

le Fils c'est Jésus.

Ces vignerons qui rejettent les envoyés et tuent le fils, ce sont les chefs des prêtres et les scribes.

Ainsi donc, le maître confiera la vigne à d'autres, à un peuple nouveau qui lui en fera produire le fruit.

Première réflexion : (il en faudrait d'autres)

je ne crois pas que Jésus ait dit les choses telles que nous les avons lues.

Jésus n'a jamais dit : je suis le Fils, c'est le Père qui m'envoie, écoutez-moi !

Cela, ce sont les chrétiens qui l'ont dit de lui plus tard, quand ils ont mieux compris, et ils avaient raison !

Mais Jésus ne parlait pas de lui, il ne s'annonçait pas lui-même, il parlait de Dieu ;

il se battait pour une certaine idée de Dieu,

il se battait pour une certaine idée des hommes

il se battait pour une certaine idée des rapports de Dieu et des hommes :

il s'est battu, il a vécu et il est mort pour un Dieu

qui a tellement partie liée avec les hommes

que le vrai culte, le seul culte qu'on puisse lui rendre, est de pratiquer la justice et le droit et l'amour.

La voilà, la conception biblique de Dieu.

C'était déjà celle du premier testament, Jésus ne fait que la reprendre et la radicaliser.

Jésus s'est aussi battu *contre* un certain nombre de choses :
contre les gardiens du temple et de l'autel
qui enseignaient que le salut était dans des pierres,
qui prétendaient mettre la main sur Dieu,
voire faire de la religion une affaire lucrative.
Il s'est battu contre les gardiens de la loi
qui prétendaient que le salut était dans l'observance rigoureuse.

Jésus enseignait que le salut n'est pas d'abord dans des pierres
ou dans des lois mais dans le cœur.

Voilà donc la vigne confiée à d'autres. À qui ?
Mais à la foule immense des hommes de bonne volonté,
à tous les cœurs droits et sincères qui acceptent de vivre cette bonne
nouvelle.

Et cette foule ne se laisse pas circonscrire,
elle est sans murailles, elle est partout, on ne la désigne pas, ce n'est
pas une Eglise.
Elle est dans « l'Eglise », celle que nous appelons ainsi, mais elle est
aussi ailleurs :
elle est partout où se trouvent non pas d'abord le culte, l'encens, les
prosternations,
mais la justice et le droit et l'amour selon le dit de Michée :
*« On t'a fait savoir, fils d'homme, ce qui est bon, ce que le Seigneur attend de
toi :
seulement pratiquer la justice, aimer avec tendresse et marcher humblement
devant ton Dieu ».*

Je ne dis pas que tout qui pratique la justice et le droit soit un
chrétien qui s'ignore

(de grâce n'aimons pas les gens en leur absence, et puis « Mal nommer les choses c'est ajouter au malheur du monde », disait Camus).

Réserveons le nom de chrétiens, sans qu'ils en tirent aucun motif de se vanter,
à ceux qui nomment Jésus
et s'efforcent de marcher joyeusement à sa suite, de vivre comme il a vécu.

Mais la pratique du droit et de la justice, l'amour,
une certaine façon de regarder les autres et de se comporter avec eux,
reste la pierre de touche du vrai culte, le bon fruit qui réjouit le vigneron qu'est Dieu.

Vous comprenez qu'il serait un peu court de conclure :
le peuple juif a perdu sa place, c'est nous qui l'occupons désormais
(même si je crois qu'il y avait un peu de cela dans le propos polémique des évangélistes).

La place n'est jamais assurée, elle est sans cesse à refaire,
et le danger nous menace, nous aussi, de pervertir le message,
comme il menaçait les Juifs.

Pas en conférant une valeur absolue à des rites ou à la loi
(c'est la pratique religieuse, le rite, le chemin de l'Eglise que nous devons peut-être réapprendre !) mais en oubliant le cœur, positif, du message de Jésus,
celui qui est décrit dans la première lecture,
cet admirable « cantique de la vigne ».

Écoutez encore, au risque de me répéter :
il y avait donc un vigneron qui possédait une vigne merveilleuse ;
il l'aimait et était aux mille soins autour d'elle.

Mais elle n'a rien donné, aucun fruit, stérile la vigne chérie.

Or, la vigne c'est la maison d'Israël
et ce que le Seigneur en attendait,
- ne nous laissons pas de nous étonner, ne nous habituons jamais -
ce n'étaient, encore une fois, ni les prosternements ni l'encens ni
l'adoration ni le culte,

toutes choses qu'on a coutume de qualifier de « religieuses »,
c'étaient la justice et le droit.

*Il attendait le droit et c'est l'injustice,
il attendait la justice et c'est le cri des malheureux.*

Une *question* pour terminer :
ce sont des gens religieux, soucieux de l'honneur de Dieu,
des prêtres, responsables du temple et des sacrifices,
des scribes et des pharisiens, commentateurs et observateurs de la loi
de Moïse,
qui ont provoqué la mort de Jésus.
Comment cela se fait-il ?

Jésus a dû déranger des intérêts, il a mis en question le temple ;
or, le temple était une affaire lucrative,
et ce sont d'ailleurs les sadducéens, gardiens du temple, qui ont été
ses adversaires les plus acharnés.

Mais il n'y avait pas que cela, ô Karl Marx!
Il y avait un facteur proprement religieux :
cette conception qu'avaient les pharisiens de l'honneur de Dieu
(et Jésus estimait les pharisiens, ce sont sans doute les évangélistes
qui les ont noircis, plus tard, quand ils ont polémique avec eux)
et, en face, celle de Jésus : cette certaine idée que Jésus se faisait de
Dieu.

Très exactement, cette certaine façon qu'il avait d'impliquer Dieu
dans les affaires humaines.

*Dans la légende du Grand Inquisiteur, qu'on lit dans les Frères Karamazov
de Dostoïevski,*

*Jésus comparaît devant le Tribunal de la Sainte Inquisition et se fait
condamner au motif d'avoir voulu que les hommes soient libres, de leur avoir
appris la liberté.*

Faut-il pour autant en découdre ? Pourquoi ne pas s'asseoir pour en
parler ?
Ces sont choses importantes.

Alors, pourquoi les guerres de religion dont on dit qu'elles sont les plus terribles ?

Ces derniers temps, on entend fréquemment accuser les monothéismes d'intolérance. Le reproche serait-il justifié ?

Parce que nous n'acceptons pas de voir nos certitudes mises en question,

contestées par un prophète ?

Les pharisiens reprochaient à Jésus de manger avec des hors-la-loi (ils défendaient la loi, on peut les comprendre).

Jésus leur rappelait la parole d'Osée :

« C'est l'amour que je veux, non les sacrifices, la connaissance de Dieu et non les holocaustes ».

Eternel conflit de l'institution et de la prophétie ?

Faute de résoudre cette énorme question, je me contente de nous demander :

quels sont aujourd'hui les prophètes qui nous remettent en question ?

[Année A - 28^{ème} dimanche du temps ordinaire - Matthieu 22, 1-14](#)

Jésus aimait beaucoup l'image du repas pour résumer la bonne nouvelle ;

d'ailleurs, c'est toute l'Ecriture qui affectionne l'image :

voyez la première lecture : un repas sur la montagne (quelle idée géniale !)

des mets choisis, du vin, de la joie.

L'Ecriture nous le montre plus d'une fois à table, on le lui a reproché,

il a scandalisé en partageant la table des pécheurs.

Ici donc un roi invite gratuitement aux noces de son fils.

Une fête et pas n'importe laquelle : un mariage, une fête pour fêter l'amour.

Il envoie ses serviteurs dire que tout est prêt, il donne même une idée du menu.

Mais ça tourne court : et l'histoire est triste, c'est triste une invitation refusée.

Une main tendue qu'on refuse de saisir, ça vous est peut-être déjà arrivé.

(Il y a encore plus triste qu'une invitation refusée, c'est celle à laquelle on ne prend même pas la peine de répondre !) Relisez la parabole en mettant provisoirement entre parenthèses la colère du roi :

ça donne une invitation refusée et le roi qui se console en donnant les places au tout venant, merci pour eux.

Pourquoi refuse-t-on de participer à la fête ?

Parce qu'on n'aime pas celui qui vous invite ? Parce qu'on a peur de devoir rendre la pareille ?

Parce que la fête est insupportable aux besogneux ? La parabole ne le dit pas.

Curieux comme l'Ecriture a peu de soucis psychologiques.

Matthieu a une idée derrière la tête avec sa parabole : c'est un résumé d'histoire sainte :

les messagers première vague sont les prophètes : on ne les a pas écoutés ;

les messagers, seconde vague, ce sont Jean Baptiste et Jésus : on les met à mort ;

et les pouilleux à la fin, c'est nous.

Quand Matthieu écrit son évangile, vers l'an '85, il a été témoin de la destruction totale de Jérusalem et c'est sans doute à cela que fait allusion la colère du roi qui détruit la ville des méchants.

C'est du Matthieu en d'autres termes, il pimente la parabole avec une prophétie qui n'en est pas une, il met dans la bouche de Jésus l'annonce de quelque chose dont il est le témoin.

(Il y aurait beaucoup de choses à dire sur cette liberté des évangélistes mais ce qui m'intéresse, c'est que...) ... nous sommes très clairement en présence d'un écho de la polémique des premiers chrétiens avec les Juifs car polémique il y eut et tension et finalement rupture et aucun des camps n'a épargné l'autre : c'est vrai que les évangélistes ne sont pas tendres avec les Juifs mais les Juifs ne l'étaient pas non plus et ça se comprend, c'était de bonne guerre.

« Qu'est-ce que cette secte nouvelle, ces disciples d'un Juif nommé Jésus qui incurvent les Écritures », disaient les uns ; « mais quand est-ce que les Juifs comprendront ? » pensaient les autres.

On a dit que « pour Marc, les Juifs ne comprenaient rien, pour Matthieu, ils ne voulaient rien comprendre, pour Luc, ils pourraient comprendre, pour Jean, ils ne comprendraient jamais ».

Mais quel risque tu prends, mon vieux Matthieu, en voyant dans la destruction de Jérusalem, une punition du ciel. D'abord qu'est-ce que tu en sais ? Depuis quand le malheur est-il la punition du mal qu'on a commis ? Et puis si tu savais comme on va abuser de tes paroles :

un jour viendra où l'on dira aux Juifs qu'ils ne l'ont pas volée, la shoah !

Histoire que tout cela, direz-vous, c'est du passé : à quoi bon y revenir,
en quoi ça nous aide-t-il à vivre ?

Histoire, d'accord, heureusement, la page est tournée, définitivement j'espère.

Benoît XVI le souhaite et s'y emploie, après Jean Paul II.

Même si certains voudraient que la plaie ne cicatrise pas et prennent plaisir à la raviver.

Même : on a, ces dernières années, tellement redécouvert la judaïté de Jésus, le Jésus juif, les racines juives de Jésus que certains se demandent où est son originalité et pourquoi les chrétiens ont fait sécession. Ils nous invitent en somme à rentrer au bercail que nous n'aurions jamais dû quitter.

C'est pousser le bouchon un peu loin : être chrétien c'est croire qu'il s'est passé en Jésus des choses décisives, et chrétiens nous le sommes,

chrétiens et fiers de l'être.

Pas « fiers » : heureux plutôt, joyeux de l'être,

prêts à rendre compte de l'espérance qui est en nous, selon la belle formule de saint Pierre,

prêts à la dire aux autres pour leur joie, comme on dit aux autres ce qu'on aime,

comme on dit Mozart quand on aime Mozart.

Avec un immense respect pour ceux qui ne pensent pas comme nous.

Mais comme le christianisme est resté profondément juif,

un rameau du grand arbre,

et combien, juifs et chrétiens, nous sommes des animaux de la même laine !

Nous lisons les mêmes écritures et pour ne prendre qu'un seul exemple,

- je le trouve dans la première lecture, Isaïe -

nous sommes tellement remplis de la même espérance !

L'espérance ! Le premier testament nous l'aura bien inoculée

et nous attendons comme lui que se réalise la merveilleuse prophétie d'Isaïe :

«Le Seigneur détruira la mort pour toujours,
il viendra essuyer les larmes de tous les visages.»

Et nous qui croyions qu'il n'y avait plus rien à attendre,

et que les Juifs étaient des nigauds qui attendent un tram qui est déjà passé !

A la différence des Juifs, nous n'attendrions plus rien ?

Mais alors, pourquoi continuer à lire les paroles de feu d'Isaïe,

et pourquoi les derniers mots de notre testament à nous, celui qu'on appelle nouveau ou second, pourquoi ces mots sont-ils « viens, Seigneur Jésus » ?

Année A - 29^{ème} dimanche du temps ordinaire - Matthieu 22, 15-21

Pour comprendre ce texte archi-célèbre, il faut distinguer ce qu'il contient et les lectures qu'on en a faites : ce qui s'y trouve et ce qui s'y est ajouté.

Si donc on le lit au premier degré,
on est en présence d'un xième épisode de la
polémique de Jésus avec pharisiens et hérوديens :
comme l'épisode de la femme adultère,
la question sur le plus grand commandement, sur le mariage
indissoluble.
Jésus se révèle polémiste redoutable, doté d'un formidable esprit d'à
propos.

La question de l'impôt, en soi, n'est pas illégitime. C'est d'être versé
à l'occupant qui pose problème : les zélotes (résistants) refusent de le
payer. Sartre a quelque part abordé doctement une question
semblable à propos d'étudiants, qui durant la dernière guerre, étaient
venus le consulter sur l'attitude à avoir vis-à-vis de l'occupant
allemand.

Mais ici, la question est piégée, et Jésus d'ailleurs se fâche contre ces
gens qui font la chattemite mais cachent des dagues sous leurs
habits.

Car une fois de plus, ses adversaires veulent le coincer :

Jésus est fait, quoi qu'il dise.

S'il dit oui, ce sont les pharisiens qui triomphent car il n'est pas le
résistant qu'on croyait qu'il était.

S'il dit non, ce sont les hérوديens, qui sont en gros des
collaborateurs, qui ne manqueraient pas de le dénoncer comme
subversif.

Alors : à question fausse, réponse fausse ?

Jésus s'en tirerait en bottant en touche ?

Non !

Il ne prêche pas la désobéissance civile (les hérوديens ne pourront donc pas le dénoncer à l'occupant romain), mais il entoure sa réponse de tant de réticences que les pharisiens (défenseurs de l'honneur juif) ne pourront pas l'accuser non plus et qu'il ne tombera qu'un malheureux kopek dans la sébile impériale.

Repassons le film du coup de la pièce de monnaie, cette mise scène qui n'était pas nécessaire mais qui déstabilise ses adversaires.

« De quoi parlez-vous ? D'impôt dû à César ? C'est quoi ? »

Montrez-moi une pièce, je n'en ai pas. »

Faux ingénu, va !

Et eux, nigauds, de fouiller leurs poches et d'en extraire un maravedis.

Il n'est même pas dit qu'il le prend en main.

« Et ce personnage couronné, c'est qui ? Et qu'est-ce est écrit autour ? »

(Sur les monnaies romaines, les empereurs ressemblent au Dante couronné de laurier sur la pièce italienne de deux euros.)

- C'est l'empereur Tibère, et il est écrit : divus Augustus, divin Auguste.

Ma foi, si cette pièce vient de lui, rendez-la lui, elle lui appartient.

(C'est peut-être une valise à double fond :

« Si vous manipulez l'argent de l'occupant, c'est que vous le reconnaissez ?

Mais, à mon avis, sauf à prendre le maquis, on ne pouvait pas y échapper.)

Puis il ajoute quelque chose qu'on n'attendait pas, avec ce regard lointain qu'il devait avoir plus d'une fois, quelque chose de grave :

Je vous ai écoutés. Écoutez-moi à votre tour.

Vous avez rendu à César ce qui lui appartenait.

Rendez surtout à Dieu ce qui lui appartient.

« Surtout » n'est pas dans le texte, c'est moi qui l'ajoute.

Passons aux choses sérieuses.

César, ici, ne fait pas le poids.

Et Dieu vous savez bien qu'on ne s'en tire pas avec un kopek.

Il faut l'aimer «de tout son cœur, de toute son âme, de toute sa force. »

De toute sa vie.

Il y a quelque chose d'attristé aussi dans la réponse:

comme il est affligeant en effet le spectacle de ces gens religieux qui n'ont rien compris,

qui disent honorer Dieu mais tendent des pièges à leur frère, un prophète désarmé.

Qu'est-ce que cette religion qui ne porte pas à aimer ?

Je vous annonçais une deuxième lecture du texte.

le propos de Jésus sur Dieu et César a donné naissance à une prodigieuse réflexion sur les rapports du religieux et du politique :

le religieux respectant l'autonomie du politique

et le politique celle du religieux.

Chacun veillant aux frontières de son territoire pour empêcher l'ennemi d'y pénétrer.

Les frontières n'étant pas toujours claires, il se produit des escarmouches :

« Messieurs les ecclésiastiques, mêlez-vous de vos oignons »,
(dixit l'amiral de Joybert au Père Riobé, évêque d'Orléans, qui protestait contre les essais atomiques).

Le dit de Jésus sur Dieu et César a peut-être, à l'horizon, donné la laïcité et la séparation de l'Eglise et de l'Etat,

une conception qui me paraît propre à la tradition biblique

et que je ne crois pas retrouver ailleurs.

Nous avons le droit d'en être fiers.

Et pour finir, comment célébrer tout ça ?

Si on emportait simplement,

le « rendez à Dieu ce qui est à Dieu » ?

C'est quoi : rendre à Dieu ce qui est à Dieu ?

Réponse admirable du prophète Michée :

« On t'a fait savoir, fils d'homme, ce qui est bon, ce que le Seigneur attend de toi :
simplement pratiquer la justice,
aimer avec tendresse ?
marcher humblement devant ton Dieu. »

Année A - 30^{ème} dimanche du temps ordinaire - Matthieu 22, 34-40

La question qu'on pose à Jésus lui permet de donner un résumé de son message :

« Quel est, dans la loi, le plus grand commandement ? »

(Question pas étonnante si l'on songe que la loi comprenait 683 commandements : 248 positifs et 365 négatifs.)

La réponse de Jésus ne paraît pas originale. Il reprend deux textes de l'ancien testament, l'un du livre du Deutéronome : « Tu aimeras le Seigneur, ton Dieu de tout ton cœur. » (C'est la prière que les Juifs pieux disent encore maintenant tous les jours, « Shema Israël », « Ecoute, Israël, le Seigneur, ton Dieu est l'unique Seigneur ; tu aimeras le Seigneur, ton Dieu de tout ton cœur et de toutes tes forces. »)

Et l'autre, du livre du Lévitique : « Tu aimeras ton prochain comme toi-même. »

L'originalité de Jésus est d'unir les deux commandements, de les mettre ensemble,

d'affirmer qu'ils ne font qu'un.

Il dit : « Le second est semblable au premier », il est comme le premier, il va avec le premier, indissolublement.

Tu aimeras ton prochain, c'était le message des grands prophètes (et Jésus est un prophète) : que le culte sans la vie est une belle

hypocrisie (Relisez la première lecture de ce dimanche : Exode, 22. « Il t'a donné son manteau en gage pour la journée. Rends-le lui le soir, car il lui sert de couverture pour la nuit. »), que Dieu ne demande pas de prosternements d'esclave, mais la justice, l'amour, le pardon, le cœur ! L'homme !

Il me revient en mémoire le texte de Michée : « On t'a fait savoir, fils d'homme, ce qui est bon, ce que le Seigneur attend de toi : simplement pratiquer la justice, aimer avec tendresse, marcher humblement devant ton Dieu. »

Comme tout cela est humain, peu « religieux », humain et rien de plus.

Mais *aimer Dieu* qu'est-ce que ça veut dire ?

Aimer le prochain, on a compris. Pas moyen de passer à côté. Mais Dieu ?

Lui dire : « Je t'aime, je t'aime, je t'aime » ? On aurait l'air fin. Et vous croyez que ça lui fait plaisir, que la prière (car c'est d'elle qu'il s'agit), c'est ça ?

Les choses sont plus simples et plus belles.

Aimer Dieu, c'est se laisser aimer par Dieu, s'arrêter, faire silence, s'exposer au grand soleil de son amour, consentir à être aimé.

Car il m'aime, c'est même lui qui a commencé.

Il a commencé, et ça lui fait plaisir de savoir que son amour est répondu.

On lui répond pour le rassurer, on s'arrête de temps à autre. (Il n'y a pas de règle, tout le monde n'a pas la tripe religieuse, et si vous ne l'avez pas, ne vous culpabilisez pas : d'autres l'ont pour vous et il y a une grande caisse de péréquation !)

Année A - 31^{ème} dimanche du temps ordinaire - Matthieu, 23, 1-12

De notre évangile, j'ai retenu la finale : ce que Jésus dit du pouvoir :

« Ne vous faites pas appeler Père ou Rabbi ou Maître.

Vous êtes tous frères,

Que le plus grand se fasse serviteur. »

Jésus n'est ni un anarchiste ni un rêveur :

il sait que le pouvoir est nécessaire,

il ne le diabolise pas.

Mais il en sait les dangers.

Quelqu'un, plus tard, dira les mots célèbres :

« Le pouvoir corrompt, le pouvoir absolu corrompt absolument. »

La dernière tentation en tout cas, chez Matthieu, n'est pas celle de la chair, comme chez Scorsese, mais la tentation du pouvoir :

«Le diable le prend encore avec lui sur une très haute montagne

et lui montre tous les royaumes du monde et leur gloire et lui dit :

tout cela, je te le donnerai si, tombant à mes pieds, tu te prosternes devant moi. »

Il sait aussi qu'il existe une soif de pouvoir.

Freud, dira plus tard que la soif de pouvoir est aussi puissante en l'homme que l'instinct sexuel.

Ne nous voilons pas la face : le pouvoir procure un âcre plaisir,

il fascine, il rassure sur soi et protège contre les autres,

il garantit sécurité et ventre plein.

Comme l'argent, il suscite une avidité universelle.

Devant ce pouvoir dangereux, fascinant, nécessaire,

Jésus donne une consigne toute simple,

elle tient en un seul mot : servir.

Exercer son pouvoir comme un service.

Le pouvoir n'est pas une cocarde, pas d'abord un honneur : un service.

Un ministère, puisque tel est le sens du mot.

Et ratissons large : notre évangile ne s'adresse pas qu'à ceux qui détiennent le pouvoir politique ; le pouvoir recouvre tant de choses diverses !

Du pouvoir, nous en avons tous peu ou prou :
les parents sur leurs enfants,
le professeur sur ses élèves,
l'employé des PTT sur les abonnés du téléphone...
Que chacun emporte la question avec lui
et se demande, dans le secret de son cœur,
s'il vit son pouvoir comme un service.

Voilà pour notre évangile simple, limpide, exigeant.

Permettez-moi encore une réflexion :
ce genre de textes ravive la question, récurrente :
c'est possible, une société chrétienne ?
Une société qui serait le reflet parfait de l'évangile ?

Première réponse : si ça existait, ça se saurait.
Or ça ne se sait pas, on n'en connaît pas d'exemple.
Il y a bien les micro-réalisations (et encore !) des ordres religieux ;
il y a eu le communisme des premières communautés chrétiennes
rapporté par les Actes (mais ce fut un échec lamentable) ;
ou encore les réductions des Jésuites au Paraguay au 16^e siècle (mais
c'était ambigu).

Mais la vraie réponse est sans doute plus profonde :
une société chrétienne n'existe pas parce qu'elle n'est pas possible,
parce que le message de Jésus ne s'adresse pas à des sociétés,
parce qu'il n'est pas fait pour des nations.
Vous imaginez un pays où tous les délinquants bénéficieraient du
même pardon que le fils prodigue ?
Une industrie où l'ouvrier de la onzième heure serait payé autant que
celui de la première ?
Une éducation nationale qui s'occuperait autant des brebis perdues
que des brebis sages ?

La société civile a ses propres lois, appelons-la la morale de César et Jésus la respecte.

Et il sait très bien qu'on ne fera jamais une loi sociale, une religion de société,

une morale établie ou un code civil avec son message d'amour.

Alors il fait pleuvoir ses questions sur elle, il l'interroge,

il lui pose des questions, il l'empêche de dormir.

Religion de société, l'ancien testament l'était.

Dans une religion de société, il n'y a pas de distinction entre la morale de César et une morale divine :

les bons sont récompensés et les méchants punis,

la richesse est une bénédiction,

à celui qui a, on demande de donner à celui qui n'a pas,

on ne l'invite pas à se dépouiller de ses richesses et à passer par le chas de l'aiguille.

Le livre des Rois rapporte goulûment que Salomon eut 700 femmes de rang princier et 300 concubines : il était manifestement béni par Dieu.

Religion de société, le coran l'est encore. On y lit :

*« Qu'on précipite en enfer ceux qui ont empêché le bien
violé les lois et douté de la religion sainte ».*

Ce n'est pas très romantique, mais c'est simple et efficace,

et l'Islam vit en profonde et solide harmonie avec lui-même,

sans cette interrogation constante que Jésus a introduite,

cette insatisfaction, cette mise en question perpétuelle,

ce doute, cette mauvaise conscience

que le grand inquisiteur de Dostoïevski ne pardonnera pas à Jésus.

Voilà la question.

Pour terminer, retour à la case départ :

le pouvoir et comment l'exercer.

Jésus parle d'un esprit de service à faire entrer dans le monde.

Soyez, modestement, une parabole pour le monde :

« Je suis venu pour servir, non pour être servi. »

Année A - 32^{ème} dimanche du temps ordinaire - Matthieu 25, 1-13

Les paraboles de Jésus sont comme les fables de La Fontaine : la morale se trouve dans la conclusion.

Et c'est à cette conclusion que conduit la petite histoire.

Ici, c'est quoi, cette conclusion ?

« Veillez, car vous ne savez ni le jour ni l'heure. »

Un appel à la vigilance.

C'est donc à cette invitation à veiller que je cours, mais pas sans avoir clarifié un détail d'importance de la parabole, l'époux qui ferme la porte au nez des imprudentes et leur dit qu'il est trop tard.

Et tout le monde pense enfer et damnation.

Matthieu ne serait pas Matthieu s'il ne disait deux fois ce qu'il a à dire : une fois en positif, une fois en négatif : la joie qui vous attend si on vous trouve vigilants, la catastrophe dans le cas inverse. L'essentiel de la parabole est la joie de celles qui entrent mais pour que tout le monde comprenne bien, on redit ce qui va arriver aux autres.

Qu'il y ait un jour, une limite, au-delà de laquelle votre ticket ne sera plus valable, où Dieu ne pardonnera plus et vous rejettera à tout jamais, un enfer (c'est la célèbre inscription que Dante a mise au seuil de son enfer : *voi che entrate qui, lasciate ogni speranza* : vous qui entrez ici, abandonnez toute espérance), il faut bien s'entendre.

De ce qu'on appelle l'enfer on entend souvent dire : oui nous y croyons, nous croyons qu'il existe, mais nous ne savons pas s'il y a quelqu'un dedans.

Merci pour eux, l'honneur de Dieu est sauf : en inventant l'enfer, il a inventé quelque chose de diabolique, mais rassurez-vous, il ne s'en sert pas.

Je crois qu'il faut aller plus loin et dire : l'enfer, si quelqu'un s'y trouve, ce n'est pas parce que la porte en est à jamais fermée, c'est parce qu'on n'a pas envie d'en sortir.

Le moindre geste d'amour de la part des damnés (puisque c'est ainsi qu'on les appelle) les en ferait sortir.

Vous vous dites : est-il possible qu'on désire y rester ?

Qu'on puisse choisir le mal à tout jamais, préférer la mort à la vie ?

Qu'en pensez-vous ?

Mais je quitte l'enfer et reviens à notre parabole, avec son invitation à veiller.

Veiller, c'est quoi ?

On attend quelque chose ?

Nous, nous pensons spontanément au jour et à l'heure, que nous ne connaissons pas,
où on nous demandera d'abandonner nos outils,
d'arrêter ce que nous étions en train de faire,
pour quelque chose d'autre que nous ne connaissons pas.

C'est à la mort qu'on pense d'abord.

Mais, objection votre honneur ! La parabole des dix filles n'est pas une parabole de mort !

Il n'y est pas question de mort mais de vie :

on y voit des jeunes filles qui attendent joyeusement l'arrivée de l'époux.

Il faut donc chercher ailleurs.

Là où cherchaient les premiers chrétiens ? Eux attendaient le retour du Seigneur.

Le Seigneur allait revenir, sans tarder, sur les nuées du ciel : ce serait un beau spectacle.

Même que les Thessaloniens de saint Paul, dans la seconde lecture, (le plus ancien écrit du Nouveau Testament, antérieur aux évangiles, il date des années 50) se demandaient si les morts ne seraient pas frustrés : ils allaient rater le spectacle !

Non, les rassure saint Paul : ils ressusciteront les premiers, avant tout le monde,
ils seront aux premières loges.

Nous n'attendons plus le retour du Seigneur comme les premiers chrétiens ;
leur attitude était admirable mais ils se sont trompés sur la date.

Alors, je reviens à notre évangile : « veiller ».
Si l'explication individuelle ne suffit pas et si la collective a fait son temps,
qu'est-ce qui reste, qu'est-ce qu'on attend ?

Je vous propose de comprendre « veiller » comme un présent :
on n'attend pas pour demain mais pour tout de suite.
Dieu n'est pas pour demain, l'évangile n'est pas d'abord un message sur l'au-delà
il est pour aujourd'hui : l'aujourd'hui de Dieu.

Et c'est une attitude joyeuse, comme dans la parabole.
On n'attend pas une catastrophe.

Et puis encore : ce qu'on attend joyeusement c'est quelqu'un, pas quelque chose, quelqu'un qui vient dans nos vies et qui doit venir davantage.

Et on lui dit : viens Seigneur Jésus !
Et on le prie : que ton règne vienne !

Finalement, attendre, c'est se rendre de plus en plus attentif à une présence,

c'est aiguïser son regard,
c'est une qualité du regard, une certaine façon de voir les choses,
les voir comme notre Père les voit,
déceler de plus en plus sa présence dans nos vies.
Il est là, il est toujours avec nous, c'est nous qui ne le voyons pas.

Année A - 33^{ème} dimanche du temps ordinaire - Matthieu 25, 14-30

Cette histoire de talents, je la lis à hauteur d'homme, de tout homme, sans rechercher le sens plus chrétien qu'elle a peut-être.

Il y est question de talents qu'on reçoit et qu'on restitue amplifiés. Don et contre-don qui sont le signe de la bonne santé des rapports humains : tu me donnes, je te donne à mon tour.

Ne pourrait-on pas comprendre : Dieu nous distribue ses dons ? Tout ce que nous avons, tout ce que nous sommes, nous l'avons reçu. Nous nous sommes reçus de quelqu'un qui nous aime et qui nous permet de l'aimer en retour.

Vision religieuse bien sûr et qui ne s'impose pas mais qui est si belle qu'elle ne peut être que vraie...

Notre existence comme un don, une invitation. Qui nous a invités ?

Les dons sont distribués de manière inégale.

C'est la première chose frappante dans la parabole, grosse comme une maison : tout le monde ne reçoit pas la même chose. Je traduis : nous ne naissons pas égaux. Vous n'êtes pas Mozart et je ne suis pas Einstein.

Quand on dit que les hommes sont égaux - et ils le sont, et c'est une conquête inaliénable de la révolution française - on veut dire autre chose : que nous sommes égaux en humanité, que personne ne naît supérieur aux autres, qu'un homme vaut un homme, comme le disait Sartre quand il définissait l'homme « *un homme fait de tous les hommes, qui les vaut tous et que vaut n'importe qui* ».

On parle d'une égalité humaine foncière, d'une commune humanité.

Nous valons tous les hommes et n'importe qui nous vaut.
Soyez fiers : vous valez Mozart ; restez modestes : tout le monde vous vaut.

Et si vous doutez de notre commune humanité profonde, si vous l'avez oublié, la camarade, qui est la grande égalisatrice, se chargera de vous le rappeler.

Mais il est vrai aussi que nous ne naissons pas égaux. Nous ne naissons pas avec le même bagage intellectuel. Et peut-être pas non plus le même bagage affectif. (Certains, parfois, - et je les envie ! - me donnent l'impression d'avoir un tropisme naturel vers la bonté.)

Ce que l'on a reçu, on est appelé à le faire croître.

Luc Ferry, que j'ai été bien étonné de lire à propos de notre parabole, estime qu'elle inaugure une révolution copernicienne : le passage de l'aristocratie à la démocratie. On vaut non par ce qu'on a (on n'a pas tous la même chose) mais par le travail qu'on utilise à faire fructifier ce que l'on a.

Et puis ces inégalités n'ont aucune importance.

D'abord, n'allez pas vous vanter de ce que vous possédez : cela ne vient pas de vous.

« Qu'as-tu que tu n'aies reçu, dit Saint Paul, et si tu l'as reçu, pourquoi t'en vanter comme si la chose venait de toi ? »

Ne soyez pas jaloux non plus. Ne perdez pas votre temps à regarder dans l'assiette du voisin, en vous disant qu'il a reçu plus que vous. Ce qu'il a, il l'a reçu, comme vous. Tout le malheur du monde vient de la rivalité mimétique, affirme René Girard.

Et toutes ces choses merveilleuses qui nous sont données, ces talents dont la parabole nous dit qu'ils rapportent d'autres talents, elles ne sont là que pour elles-mêmes, pour leur propre affirmation. Les opérations bancaires dont question dans le texte ne sont qu'une image. Dieu vous veut vivants, tout simplement, sous son regard. Soyons-le, c'est une façon de rendre grâce à celui qui vous a tout donné. Et faisons suivre !

Car c'est la seconde chose qu'il y a dans la parabole : les deux premiers font fructifier ce qu'ils ont reçu. Le troisième enfouit son trésor comme le savetier du bon La Fontaine.

Les choses auraient pu s'arrêter avec les premiers, sur une note de joie, la joie de celui qui s'entend dire : *entre dans la joie de ton maître.*

Mais Mathieu ne serait pas Matthieu s'il ne disait deux fois la même chose :

en blanc et en noir, en plus et en moins, en récompense et en punition.

Et c'est la mise en scène finale, la distribution des prix, avec comparution du troisième qui encaisse un zéro pointé.

L'insistance un peu lourde sur le tort du méchant dont on finirait par avoir pitié.

Il a voulu garder tout pour lui-même, il perd tout en voulant tout gagner.

Un détail m'étonne : « *Tu aurais pu placer mon argent à la banque* ».

Là, je soupçonne Matthieu d'avoir mis dans la bouche de Jésus cette suggestion bancaire.

Il était collecteur des impôts et devait s'y connaître en finances.

Curieux ; l'ancien testament déteste le prix à intérêt qu'elle appelle l'usure.

Jésus connaissait-il même le mot banque ?

D'où la mise en garde de Jésus :

« *Celui qui a recevra encore et il sera dans l'abondance,
mais celui qui n'a rien se fera enlever même ce qu'il a.* »

C'est tristement vrai dans notre histoire de talents : celui qui refuse de partager mais défend bec et ongles ce qu'il possède, finit par perdre ce qu'il croit avoir.

Mais en temps ordinaire, coupé de son contexte, généralisé abusivement, comme il est sinistre ce proverbe !

Et pour terminer, en guise de post-scriptum, je suggère à saint Matthieu une légère correction de sa parabole : je n'aurais pas donné

le bonnet d'âne à celui qui n'a reçu qu'un talent. Parce que cela donne l'impression que ceux qui ont reçu peu sont plus exposés que les autres au risque de se replier sur eux-mêmes.

J'aurais donné le bonnet d'âne aux 2 talents ou aux 5 talents.

Pourquoi pas ? Eux aussi auraient pu rater.

Je vous soupçonne de penser comme moi.

Année A - 34^{ème} dimanche du temps ordinaire - Matthieu 25, 31-46

La parabole des brebis et des chèvres : une des pages les plus connues et les plus souvent citées de l'évangile.

Ci-devant « *parabole des brebis et des boucs* ».

On a changé les noms, parce que, *brebis et boucs*, de manière subliminale, ça fait un peu masculin et féminin et risquait d'envoyer tous les hommes en enfer avec les boucs.

Considération écologique pour expliquer le vilain sort attribué aux chèvres : on s'en méfie parce que, bien plus que les moutons, elles sont responsables de la déforestation. Elles mangent tout, même les épineux.

Notre parabole.

Trois réflexions et un post-scriptum :

1 - Le climat général est à la surprise : c'était toi ?

On a fait ça sans penser à rien, sans penser à toi.

On ne l'a vraiment pas fait « par amour de Dieu » ; c'était normal.

Ils n'en reviennent pas.

Ils ressemblent à l'ambassadeur de la Sérénissime république de Venise à qui Louis XIV faisait visiter Versailles et à qui on demandait ce qui l'avait le plus étonné : « C'est de m'y voir » avait répondu l'ambassadeur.

2 - La seule chose qui comptera, sur laquelle nous serons jugés, la seule matière du grand examen de passage, ce seront nos gestes de charité.

Sont évoqués quatre gestes précis : nourrir, abreuver, vêtir, visiter.
Ou quatre besoins essentiels de la vie humaine : nourriture, boisson, vêtements, amitié.

Nous ne serons pas jugés sur nos pratiques religieuses, notre assistance à la messe.

Je ne vais pas m'offrir l'odieux et le ridicule de dire du mal des gestes religieux :

nous les aimons et nous avons raison.

Mais ce n'est pas sur eux que nous serons jugés.

Nous serons jugés sur l'amour.

3 - Cet amour dont question, ne le barbouillons pas d'héroïsme.

Dans les exemples avancés par Jésus, il consiste d'abord, tout simplement, tout bêtement, à se mettre à la place de l'autre :

« Ce prisonnier, ce crève-la-faim, ce peut être moi, demain ».

C'est le raisonnement que Mme Dolto, dans un livre qui s'appelle « *L'évangile et la psychanalyse* », fait tenir au bon samaritain:

« Ce peut être mon tour demain, et je serai bien heureux que quelqu'un me ramasse ».

Il y a de l'intérêt bien compris, là-dedans. L'ego ne perd jamais son bénéfice, disent les psychologues.

Se mettre à la place de l'autre, c'est l'abc de la moralité, le kit de survie de l'humanité.

Au fond, Jésus rappellerait ici la règle d'or qu'on trouve dans d'autres codes, non bibliques, de moralité, et qu'on exprime de manière négative : « *Ne fais pas à autrui ce que tu ne voudrais pas qu'il te fasse* » ou positive : « *Fais à autrui ce que tu voudrais qu'il fasse pour toi* ».

(Je souris toujours en pensant à La Hire, célèbre capitaine de Jeanne d'Arc, qui appliquait la règle d'or dans sa prière et il disait : « *Seigneur, faites pour La Hire ce que La Hire ferait pour vous s'il était Dieu et si vous étiez capitaine* ».)

Il y a autre chose, bien sûr, Jésus appelle les rapports humains à voler beaucoup plus haut que le respect et la mise en œuvre de la règle d'or, l'amour des ennemis par exemple, ou le pardon. Mais, bon Dieu ! que la terre serait plus habitable si on en vivait.

Bref, je crois que Matthieu 25 que nous venons de lire, est un plaidoyer pour la règle d'or.

Apparemment si évidente, et pourtant si souvent ignorée. Pour comprendre le malaise flamand, mettez-vous, dans leur peau !

« Et pour les Flamands la même chose ! »

Et pour terminer, un post-scriptum sur la fête, et que le Christ-Roi me pardonne de le traiter de manière cavalière !

Fête récente (après guerre de '14), née au temps où « royauté » voulait encore dire quelque chose.

Fête à thème, chose inhabituelle : normalement on fête des événements, pas des idées.

Or le Christ-Roi est une idée.

On disait : Christ-roi.

Maintenant, vu l'érosion du mot, on dit : Christ, « roi de l'univers ». Au grand sens, paulinien, teilhardien, du mot : pour Paul le Christ est le centre de l'univers et de l'histoire. Tout vient de lui, tout retourne à lui.

Matthieu rapporte dans son évangile, qu'on avait voulu faire peur à Pilate et à Hérode en affirmant que Jésus prétendait à la royauté. Pauvre concurrent, entouré d'une cour des miracles, cette humanité souffrante en demande de pain, d'eau, de vêtements, d'amitié à laquelle il s'identifie.

De Pascal pour terminer, un souvenir rapporté par sa sœur Jacqueline :

sur le point de mourir, n'étant même plus capable de recevoir l'hostie, il demande qu'on héberge chez lui, sous son toit, à ses côtés, ce qu'on appelait alors un incurable.

« Afin, dit-il, que ne pouvant plus communier au Seigneur dans l'Eucharistie, je le reçoive dans ses membres ».

C'est exactement notre évangile.

Toussaint - Matthieu, 5, 1-12

En la fête de Toussaint, les béatitudes version Matthieu. Je vous en dis quelques mots : quelle audace !

Le vrai bonheur, d'après Jésus, c'est donc

d'avoir une âme de pauvre,

d'être doux,

d'avoir faim et soif de la justice,

d'être vulnérable (c'est ainsi que je comprends : *pleurer*),

d'être miséricordieux,

d'avoir le cœur pur,

d'être artisan de paix

et de garder la tête haute si l'on est, malgré tout cela, persécuté pour la justice.

Huit secrets du bonheur, le vrai bonheur est là, le vrai bonheur selon Jésus,

« la vie, mode d'emploi » selon l'évangile.

Qu'a dit Jésus exactement ?

Il est intéressant de comparer les différentes traductions avancées.

L'option qui donne sans doute le plus à réfléchir est celle qui traduit

« *Bienheureux* » par « *En marche!* » : *en marche, les humiliés, les endeuillés, les humbles !*

Pour prévenir l'objection, injuste je crois, qu'on fait parfois aux béatitudes de refléter un monde de passivité et de résignation.

Il se dégage des béatitudes une impression générale de douceur et de tendresse.

Elles sont en mineur, dirait-on en musique.

On a dit : un univers féminin. Pourquoi pas ?

Rien n'interdit d'appeler féminines les vertus de douceur et de tendresse, et masculines les vertus de courage ou de force. A la condition de ne pas dire que les vertus dites féminines ne se trouvent que chez les femmes et que les dites masculines ne sont que chez les hommes.

A cette condition, oui, l'univers des béatitudes est féminin.

Ne dit-on pas que l'avenir est à la tendresse ? La tendresse ne fait-elle pas partie de l'amour évangélique et ne faut-il pas l'y réintroduire ?

On les passe en revue ?

En tête, celle qui donne le ton et que les autres ne font que répéter, les pauvres de cœur.

«*Ceux qui ont une âme de pauvre* », les humbles, ceux qui ne se prennent pas au sérieux, qui ne se poussent pas, qui n'écrasent pas les autres.

Ceux qui ne se prennent pas au sérieux eux-mêmes (ce qui ne signifie pas qu'ils ne prennent pas ce qu'ils font au sérieux). Jésus n'aimait pas les orgueilleux, il détestait l'orgueil de la vertu. On ne nous demande pas de nous déprécier mais de nous rappeler saint Paul qui dit quelque part : « *Qu'as-tu que tu n'aies reçu et si tu l'as reçu, pourquoi t'en enorgueillir comme si cela venait de toi ?* »

(Il faudrait, au passage, réhabiliter l'humour, si profondément évangélique. L'humour qui consiste à se moquer de soi ou, gentiment, des autres. « Heureux ceux qui savent rire d'eux-mêmes, ils n'ont pas fini de s'amuser. »)

Numéro deux, toute proche de la première, la douceur.

Il faut la réhabiliter, celle-là. La douceur n'est pas mièvrerie, elle est forte au contraire.

La vraie douceur est celle qui a traversé la violence, elle la connaît.

Elle pourrait être violente et aurait peut-être même voulu l'être.

Elle a été tentée par la violence mais elle l'a traversée.

Elle aurait pu se venger et elle a pardonné.

La douceur dont il est question dans les béatitudes n'est pas l'heureux trait de caractère que nous apprécions chez les autres (Oui ! vive le commerce des doux. Il est plus agréable de vivre avec eux qu'avec des brutes), c'est une force plus forte que la force, une violence plus violente que la violence. Cette douceur-là est la vraie force.

Numéro trois : *ceux qui pleurent.*
Pourquoi pleurent-ils ? Le texte ne le dit pas.
J'ai lu qu'ils pleuraient sur leur péché.
Traduction proposée : *les vulnérables*, qui n'ont pas le cœur dur.
Encore une chose que Jésus n'aimait pas.
Ceux qui savent avoir pitié.
Tel traducteur en a fait des *tolérants*.

Numéro quatre : *ceux qui ont faim et soif de la justice.*
Ceux qui veulent que les choses aillent mieux et qui s'y emploient,
que le monde soit plus juste et qui y travaillent,
qu'eux-mêmes vivent un peu mieux l'évangile.

Cinq, *les miséricordieux.*
On traduit aussi : les compatissants.
Un hébraïsant a proposé *les matriciels* parce que les Juifs lient la miséricorde aux entrailles.

Six les *cœurs purs*, les cœurs limpides, ceux dont le regard est pur :
« un regard d'enfant pur et transparent comme une source ».
Tout est pur pour celui dont l'œil est pur.

Sept, *les artisans de paix.*
Les faiseurs de paix, les conciliateurs.

Huit, *les persécutés pour la justice.*
Il ne faut pas courir après mais si elle arrive, la persécution, en faire l'occasion d'un plus grand amour. Heureux ceux qui y parviennent.

Et tout cela le jour de la Toussaint où nous sommes invités à nous faire un peu voyeurs et à jeter un coup d'œil, à travers le rideau, sur le grand rassemblement des saints dans le ciel. Des tas de peintres semblent y être allés. A croire Fra Angelico qui en revient, le ciel ressemble à une joyeuse sarabande : on passera son ciel à danser tous ensemble, les évêques avec le facteur et le pape et la crémière.

Et les sans-grades, nos morts, auxquels nous pensons aujourd'hui avec tendresse.

Vous pouvez voir ça au couvent de Saint Marc à Florence.